

Il était une fois, il y a une centaine d'années, une petite fille sombre et fouguese.

Elle était russe, et tandis que ses cheveux, ses yeux et ses ongles étaient sombres en permanence, elle ne se montrait fouguese

qu'en cas d'absolue nécessité.  
C'est-à-dire assez fréquemment.  
Son nom était Féodora.  
Elle habitait une maison en bois  
construite avec les arbres de la  
forêt environnante. Les murs  
étaient recouverts de laine de

mouton pour empêcher l'hiver russe d'y pénétrer, et des lampes-tempête éclairaient l'intérieur. Féo les avait peintes de toutes les couleurs de sa boîte de peinture, de sorte que la maison projetait dans la forêt des

lumières rouges, vertes et jaunes. Sa mère avait elle-même taillé et poncé la porte en bois, épaisse de vingt centimètres. Féo l'avait peinte en bleu glacier. Au fil des ans, les loups y avaient ajouté des griffures, ce qui se

révéla bien pratique pour  
dissuader les visiteurs  
indésirables.

Tout commença par un coup  
frappé à la porte bleu glacier.

En réalité, « frapper » n'était pas  
le mot juste pour qualifier un tel

bruit. On aurait plutôt dit qu'une personne essayait de creuser un trou dans le bois avec ses poings.

Tout type de coup frappé à la porte était inhabituel. Personne ne frappait jamais ; il n'y avait

qu'elle, sa mère et les loups. Les loups ne frappaient pas. S'ils désiraient entrer, ils passaient par la fenêtre, qu'elle soit ouverte ou non.

Féo reposa les skis qu'elle était en train d'huiler et tendit l'oreille.

Il était tôt, et elle portait encore sa chemise de nuit. Comme elle ne possédait pas de robe de chambre, elle enfila le pull-over que sa mère avait tricoté et qui lui arrivait au genou – à l'endroit de sa cicatrice – puis courut à la



porte. Enveloppée dans un peignoir en peau d'ours, sa mère leva les yeux du feu qu'elle venait d'attiser dans la cheminée du salon.

– J'y vais ! cria Féo.

Elle tira la poignée des deux

mains. La porte résista ; les gonds étaient figés par la glace. Sa mère se précipita vers elle.

– Féo ! Attends !

Mais celle-ci avait déjà réussi à ouvrir la porte, qu'elle reçut en pleine tempe sans avoir eu le

temps de reculer.

– Aïe !

Elle tituba puis atterrit en tailleur sur le plancher. Elle lâcha un juron, mot qui provoqua chez l'étranger qui la contournait pour entrer un haussement de sourcils

et une moue sévère. L'homme avait un visage tout en angles droits, un nez proéminent et des rides qui lui donnaient l'air fâché; elles étaient si profondes qu'elles auraient pu projeter des ombres dans le noir.

– Je cherche Marina Petrovna.  
Il s'avança dans le vestibule,  
laissant dans son sillage une  
traînée de neige.  
Féo se redressa sur les genoux,  
puis vacilla en arrière quand  
deux autres individus en

manteau gris et bottes noires  
passèrent devant elle d'un pas  
lourd, manquant de peu lui  
écraser les doigts.

– Pousse-toi, petite.

Ensemble, ils tenaient par les  
pattes le corps d'un jeune élan.

L'animal était mort et dégoulinait de sang.

– Attendez ! cria Féo.

Tous deux arboraient le haut chapeau de fourrure de l'armée impériale du tsar, ainsi qu'une expression exagérément

officielle.

Féo courut derrière eux. Coudes et genoux en position, elle se prépara à se battre.

Les deux soldats lâchèrent l'élan sur le tapis. Le salon était petit, et les jeunes hommes étaient



massifs et moustachus. Leurs moustaches semblaient prendre tout l'espace dans la pièce. De près, on leur donnait à peine plus de seize ans. L'homme qui avait frappé à la porte, en revanche, était âgé, et ses yeux

davantage encore. Féo sentit son cœur se soulever.

L'homme s'adressa à la mère par-dessus la tête de sa fille :

– Marina Petrovna ? Je suis le général Rakov.

– Que voulez-vous ? fit-elle, le

dos contre le mur.

– Je commande l'armée impériale du tsar sur deux mille kilomètres au sud de Saint-Pétersbourg. Et je suis ici parce que vos loups ont fait ceci, dit-il. Il donna alors un coup de pied

dans l'élan. Du sang se répandit  
sur sa chaussure  
impeccablement lustrée.

– Mes loups ?

Marina montra un visage placide  
mais on comprenait à son regard  
qu'elle n'était ni sereine ni ravie.

- Je ne possède pas de loup.
- Vous les amenez ici, lui opposa Rakov.

Il y avait de la glace dans les yeux de cet homme, chose qu'on ne s'attend pas à rencontrer chez un être vivant.

- Vous en êtes donc responsable, ajouta-t-il. Sa langue était jaunie par le tabac.
- Mais non. Non, vous n’y êtes pas du tout, s’insurgea la mère de Féo. Les riches nous envoient

leurs loups quand ils se lassent d'eux. Nous les ramenons à l'état sauvage, rien de plus. Et d'ailleurs, un loup ne peut appartenir à personne.

– Mentir ne vous aidera pas, madame.

- Je ne...
- Ces trois loups avec lesquels j'ai vu votre enfant. Osez-vous prétendre qu'ils ne sont pas à vous ?
- Non, bien sûr que non !  
commença Féo. Ils sont...



Sa mère secoua vivement la tête et lui fit signe de se taire. Féo se mordilla alors les cheveux puis fléchit les bras, poings fermés sous les aisselles en position d'attaque.

– Ils sont à elle seulement au

sens où je suis à elle et elle est à moi. Ce sont les compagnons de Féo, pas ses animaux domestiques. De plus, ces marques ne sont pas l'œuvre de Nox, ni de Blanche ni de Feu-Gris.

- C'est vrai. Ces traces de crocs, intervint Féo, viennent d'un loup beaucoup plus petit.
- Vous vous méprenez, dit Rakov, si vous pensez que j'attends de vous des excuses. Sa voix prenait une tonalité

moins officielle, elle devenait plus puissante, plus rauque. Féo tenta de calmer sa respiration. Elle remarqua que les deux jeunes hommes dévisageaient sa mère, l'un d'eux était même bouche bée.

Mais les traits de son visage, ainsi que l'avait un jour commenté un visiteur, étaient de la même étoffe que ceux des léopards des neiges, et des saints. Elle évoquait, avait-il ajouté, « une déesse, une

métamorphose »». Sur le moment,  
Féo avait caché sa fierté.